

notre célèbre Deida, le peintre le plus habile de la Jeune-Italie, c'est tout dire, et les œuvres d'un statuaire de Sassari, dont la gloire éclipsa peut-être un jour celle de Canova.

Telle était à peu près l'intéressante conversation de la table d'hôte de l'*osteria della Croce*, où j'étais descendu depuis quelques heures. C'était, comme toujours, une succession de paroles absurdes ou insignifiantes, comme il s'en débite en toutes réunions, où les sots, en majorité, font le bonheur de quelques gens d'esprit. Toujours ces mêmes facéties renouvelées à perpétuité, ces propos qui font bouillir le sang et saisir avec empressement son chapeau; toujours ce même système d'éloges octroyés aux dépens d'une gloire rivale ou incontestable : effet ordinaire de la paresse de notre esprit, qui adopte exclusivement un homme, ses idées et ses systèmes, pour s'éviter la peine d'en étudier d'autres : injustice honteuse que peut excuser à peine un ridicule patriotisme ! Mais il fallait manger à la table d'hôte de l'hôtel *della Croce* : c'était l'unique manière de vivre offerte aux étrangers, à Sassari ; elle était, en outre, copieusement servie, et l'hôtesse qui en faisait les honneurs, était une brune fort jolie, pleine de grâces et de chatteries. Chaque soir, son mari la rossait sans pitié : façon toute préventive, j'aime à le croire, de veiller sur sa fidélité conjugale.

Parmi les convives, se trouvait un jeune homme d'un esprit aimable et sérieux, avec lequel je fis connaissance ; c'était un médecin. Il avait déjà la tournure doctorale ; la sévérité de ses principes, la gravité de sa position se lisaient jusque dans le collet huileux de sa lévite, et dans les plis de sa cravate. Comme tous ses confrères, il aimait à parsemer la conversation de fleurs classiques : heureux, surtout, quand il pouvait se servir de termes techniques et inusités. En sa qualité de docteur, il se croyait les plus profondes connaissances en matière artistique ; mais, comme d'ordinaire, c'était une pré-